

Dans la nouvelle Chronopolis (1960), l'écrivain J.G Ballard décrit une mégalopole si importante, que des fuseaux horaires distincts sont instaurés pour qu'elle puisse fonctionner. Au fur et à mesure de sa croissance, un chronométrage et une gestion du temps de plus en plus rigoureuse deviennent nécessaires. Quand la ville s'effondre, ses habitants détruisent toutes les horloges. Le travail de Thomas Léon s'articule principalement autour du médium vidéo. Ce sont le plus souvent des séquences vidéo bouclées qui accordent une grande importance à l'expérience de l'œuvre tout en articulant des références à l'architecture et à l'histoire de l'art. L'exposition Chronopolis est conçue, en vue de ces spécificités, comme un dispositif à mi-chemin entre une programmation vidéo et une installation. Les oeuvres se succèdent dans le temps, dans des espaces contigus, sans nécessairement se croiser. Le titre de l'exposition est autant une référence au fonctionnement alterné de ce dispositif, qu'un éclairage sur deux éléments importants des pièces présentées :

- Le temps : temps de l'expérience de l'œuvre et temps de la boucle vidéo (qui ne sont pas nécessairement les mêmes) ; temps figés, étendus ou condensés par les outils numériques.
- La cité : comme site spatial non neutre, dessiné par les rapports de pouvoir, mais aussi inextricablement lié à un écosystème émotionnel ; les affects, la mémoire, entre architecture vernaculaire et ville fiction.

DE L'ORDRE DU DETAILS.

Projections pendulaires, deux travellings avant sonorisés / un plan fixe en continu silencieux.

Mouvement un.

Exposition automatique

Un paysage dans un appartement, vision paradisiaque de papier peint sur le mur d'une chambre, un livre ouvert sur un bureau, des post-it, un placard un peu ouvert, une horloge, un vase aux formes pures, des livres...

La caméra effectue un travelling avant, cadrant la façade d'un immeuble collectif du type des grands ensembles de la fin des années 70, pénètre par une fenêtre et déambule à l'intérieur d'une habitation, puis ressort.

Nous glissons dans l'appartement, les objets ne sont pas remarquables, génériques pour certains, et pourtant la succession de détails évoque une intimité. Ce plan séquence débute avec un film à part, vision extra lumineuse de la silhouette d'arbres. L'image saute, a un grain, une matière. Impression rétinienne, les yeux fermés au fond d'un bus où la séquence des ombres des arbres et du soleil, met dans un état d'hypnose. Un insecte bleu flottant entre deux pièces. L'animal est fixe et se déforme par le mouvement de la simili caméra, semble changer de plan, devient une tache colorée, un pivot. Le chemin suivi a duré plusieurs minutes, avant que l'on se rende compte grâce à ce point bleu, que le trajet se fait dans un temps arrêté. Nous sommes plus qu'omniscients, hyper conscients, d'une chose pensée et construite par un autre qui détient le temps, l'espace et les limites. Contrairement à d'autres vidéos de Thomas Léon, l'oeil ne touche pas, ne se rapproche pas au point de faire sentir les limites des objets et leur matière - à part au moment de la pénétration du verre de la fenêtre -, on flotte et survole, guidé.

Coupure et déplacement.

High latency

Travelling avant régulier dans un paysage (aux kilomètres) enneigé, les maisons se suivent et se ressemblent, la caméra avance au milieu d'une rue, la grande rue d'une banlieue pavillonnaire vide et endormie. À la moitié de la vidéo, l'axe bascule, on ne voit plus que le sol qui défile, l'image est une suite de variations géométriques et abstraites. On est à ras du sol, de la matière, de la texture. Lorsque survient un second basculement inversé, nous sommes à nouveau dans la rue, les maisons se faisant face et se répétant. La boucle est bouclée, le paysage se déroule.

Ce qui est là, stable, subsiste et se perpétue.

St-Ouen, 13 mai 2004

Image fixe animée de mouvements minimes, nous voyons les façades vitrées d'un quartier d'affaires et un toit terrasse où se trouve une plante verte. La variation constante de la lumière, des reflets sur la façade des immeubles, le vent dans les feuilles, dont l'une finit par se détacher et tombe lentement, sont les événements de faible intensité qui stimulent le site. Cette vidéo est la seule diffusée en continu sur un écran plat, cadrée. Elle est silencieuse, muette. Elle est ce qui reste lorsqu'une projection s'éteint et que l'autre se met en marche. La temporalité insufflée par les micro-activités est un leurre, la plante ne finira jamais nue, il ne fera jamais nuit.